

Bulletin mensuel de
l'Académie des sciences et
lettres de Montpellier

BULLETIN
de
L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
de
MONTPELLIER

N° 66

Année 1936

Bureaux de l'Académie pour l'année 1937

BUREAU GENERAL

MM.

<i>Président</i>	FLICHE.
<i>Vice-Président</i>	MASSOL.
<i>Secrétaire général</i>	MERCIER CALVAIRAC LA TOURRETTE (G.)
<i>Secrétaire général adjoint</i>	CARRIEU (M.).
<i>Trésorier</i>	GUIBAL (J.).
<i>Bibliothécaire</i>	BEL (H.).
<i>Directeur du Bulletin de l'Académie.</i>	GIRAUD (Marcel).

SECTION DES SCIENCES

<i>Président</i>	MASSOL.
<i>Vice-Président</i>	GALAVIELLE.
<i>Secrétaire</i>	GRANEL DE SOLIGNAC (F.).

SECTION DES LETTRES

<i>Président</i>	BEL.
<i>Vice-Président</i>	Colonel CROS.
<i>Secrétaire</i>	GUENOUN.
<i>Secrétaire adjoint</i>	AMADE (J.).

SECTION DE MEDECINE

<i>Président</i>	HARANT.
<i>Vice-Président</i>	TÉDENAT.
<i>Secrétaire</i>	GIRAUD (Marcel).

Réception de M. le Chamoine PRÉVOST

Discours de M. PRÉVOST

MESSIEURS,

J'ai quelque étonnement à me trouver à cette heure parmi vous. J'ai toujours tenu un académicien pour une manière de grand homme; je ne possède rien de cette manière, et je sens particulièrement aujourd'hui l'indigence de mes titres à devenir académicien; je n'y vois d'autre raison que votre bienveillance et même votre indulgence à mon égard. En me connaissant mieux, Messieurs, vous conviendrez avec moi que j'étais trop petit pour vous. Mais si je vous dois un profond merci, je vous dirai aussi que j'éprouve quelque joie à m'approcher de vous, à cause du profit certain que je retirerai de votre commerce, à me taire devant vous, et à vous écouter.

Voilà bien, n'est-ce pas, Messieurs, une qualité qui a sa valeur, écouter: J'aurais voulu vous en apporter d'autres et occuper plus dignement la place laissée libre par la mort de M. Camille GRANIER.

Il était des vôtres depuis le 20 avril 1924. Montpelliérain de naissance, il l'était aussi, et fortement, par le cœur. Pour si longtemps qu'il vécut à Paris, et ailleurs, il n'oublia pas sa cité natale, il revint s'y fixer en face de notre vieille et chère Université, et il y finit ses jours, après avoir savouré la douceur d'y vivre, après avoir admiré les horizons qui l'entourent, depuis les lointains bleutés du pic Saint-Loup, que l'un de vous, Messieurs, appelle notre Fusiyama, jusqu'aux rivages dorés de notre mer, qu'il aimait apercevoir du Peyrou.

Je n'ai pas fréquenté Camille GRANIER, mais ceux qui l'ont connu, le tenaient pour un esprit cultivé, modeste, très curieux de savoir, ne négligeant pas le moindre détail des sujets ou des gens qu'il étudiait, fort courtois d'ailleurs et très accueillant quand on l'allait trouver au milieu de ses livres; il causait

avec facilité des sujets variés qui l'intéressaient, depuis les auteurs latins ou grecs, jusqu'au régime des prisons. Jeune, vers la trentaine, il s'était occupé de sociologie et par un « Essai de bibliographie charitable », éclaira le chemin des sociologues de l'avenir. Après avoir été chef de cabinet d'un Préfet, Montpelliérain d'origine, dont la famille marqua sa place dans la société lettrée de notre ville, il abandonna la politique, bien pâle à côté de celle d'aujourd'hui, et entra dans l'Administration dont il fut le serviteur fidèle et avisé.

Spécialisé, par les hautes fonctions qu'il occupa, dans les questions pénitentiaires, il écrivit d'une plume alerte une « Etude sur le contrôle des institutions pénitentiaires » qui nous montre qu'il fut plus qu'un fonctionnaire, instruit des choses de sa profession, mais aussi un esprit cultivé qui avait lu et retenu. De fort judicieuses remarques agrémentent la sécheresse d'un tel sujet, qui, par lui-même, semble défier l'enthousiasme.

Nous avons aussi, de Camille GRANIER, un travail sur « La femme criminelle » que je regrette de n'avoir pas lu, mais qui, par ces temps où la femme réclame tant de droits, serait certainement intéressant à consulter.

Octogénaire, Camille GRANIER, s'éteignit paisiblement dans la vieille rue de la Blanquerie, qui était devenue la rue de l'Université.

J'ai pensé, Messieurs, à propos des fonctions qu'exerça Camille GRANIER, et des sujets — de mauvais sujets — qui l'intéressèrent, en souvenir de lui, et aussi puisque vous avez eu les yeux fixés sur l'Enclos en m'appelant au milieu de vous, j'ai pensé à vous conter une histoire vraie, quoique invraisemblable et dont celle qui en fut la douloureuse héroïne habita si longtemps un coin qui fait aujourd'hui partie de l'Enclos Saint-François, la Cour des Miracles.

Vers la fin du siècle dernier, en bordure du ruisseau de Chambéry et de la rue nommée aujourd'hui rue Abert, mais peu habitée alors et surtout mal habitée, était un lieu de mauvaise réputation, nommé Cour des Miracles.

Une assez grande cour, plantée de quatre arbres, mal nivelée, entourée d'un vaste hangar sous lequel on logeait à pied et à cheval, d'une maison à un étage, et aussi de quelques cabanons; tout cela, de sordide apparence; les fenêtres manquant de volets, les vitres remplacées par des papiers trempés dans l'huile, des

morceaux de carton ou des plaques de fer blanc; un escalier extérieur branlant, aux marches usées ou défailantes, enfin, un tableau digne du crayon d'un WILLETTE, et les habitants, dignes du crayon de FORAIN: des romanichels que le peuple, chez nous, appelle des « caraques », très habiles à faire disparaître le linge séchant au soleil, des voisins, pillards de jardins potagers, nombreux dans ces parages, grands amis des lapinières, et terreur des chats quand ils avaient la malchance de ressembler aux lapins, sans parler autrement des poules, si elles faisaient l'école buissonnière.

On conte qu'une fois, une femme du quartier, en quête de son beau matou disparu, s'aventura jusqu'à la Cour des Miracles, pour avoir de ses nouvelles. Une gitane, d'un index expressif, lui montra la porte en lui disant: « Va-t-en où je te mets les tripes au soleil ». On dit que la mère Michel ne trouva pas un mot à répondre et ne revint pas.

Tout ce monde fort distingué, se portait admirablement, mais se transformait par miracle — d'où le nom de la cour — en estropiés de toutes sortes, en boiteux ou bossus pitoyables, sans compter les fronts ceints de bandes sales, les yeux recouverts d'un emplâtre et les manchots improvisés. Au matin, on s'égaillait vers la ville, on garnissait les porches des églises, on sollicitait les passants au coin des rues fréquentées, et le soir, on rentrait au gîte pouilleux, où par un nouveau miracle, débarassé des béquilles ou des cannes, des bosses et des bandeaux, tout ce monde revenu à la plus joyeuse santé, buvait à celle des bons citoyens attendris par leur feinte misère, et dansait au son d'un orgue de barbarie poussif; car il en existait un, un vrai, de petite dimension, que portait accroché à son cou et à sa ceinture, par des courroies, un homme barbu, assez jeune, terminé par un chapeau muni de sonnettes, avec des grelots à ses coudes et ses genoux, qui se trémoussait en tournant la manivelle, et qui avait dans les narines une petite flûte; enfin, un homme orchestre mal accordé.

La tenancière de ce lieu de cocagne était une brave, très brave femme, que nous appellerons, si vous le voulez bien, la mère Georges. Grande, le masque osseux, encadré par les bandeaux plats de ses magnifiques cheveux blancs, éclairé par de grands yeux bleus, très bons, elle était restée après la mort de son mari, à la gérance, si l'on peut dire, de la Cour des Miracles.

Son mari, qu'elle appelait mon brave homme, y avait gagné quelque argent, à force d'indifférence aux grossièretés et aux menaces, à force d'économie de pièces de dix sous. Et la mère Georges, patiente et bonne, essayait, non de s'enrichir, mais de faire quelque bien aux misérables qu'elle logeait dans ces demi-ruines, qu'elle soignait s'ils étaient malades. C'est ainsi qu'elle racontait qu'elle avait plusieurs fois baptisé de petits romanichels mal venus au monde et que leurs parents, peut-être, aidaient à mourir; ils les ensevelissaient ensuite dans un trou creusé à même la cour.

Un jour vint où la mère Georges, chargée d'années, décida de se retirer des affaires et de rejoindre sa fille et son gendre qui habitaient une petite campagne au bord d'une rivière, vers l'ouest. Et pour quelques milliers de francs, afin de débarrasser le quartier de voisins peu désirables, la Cour des Miracles devint nôtre... avec ses habitants, car les tribus de caraques se succédaient sans qu'on put arriver à vider le taudis de ses locataires. Inutile de fermer les portes, celles-ci servirent un jour d'hiver à allumer du feu; inutile de prévenir la police: la persévérance romanichelle en avait raison.

Une fois, il sembla que la Cour des Miracles était privée de ses habitants; vite, on ferme les ouvertures d'entrée avec un vieux portail de fer mais le lendemain, les taudis étaient encore occupés: un trou percé dans la muraille pendant la nuit avait permis à de nouveaux romanichels de succéder à ceux qui étaient partis.

Cependant, le temps travaillait contre les locataires. Un beau matin — oh! très beau — l'escalier s'effondra! Mais une échelle prise je ne sais où, permit aux hôtes de rentrer et de sortir par la fenêtre. Les tuiles de la toiture laissaient couler l'eau abondamment: une grosse toile, dérobée probablement, plantée sur quatre bambons volés sûrement je sais bien où, protégeait le grabat et le changeait en lit à baldaquin, comme à Versailles! Dans ce palais la situation des romanichels s'avérait cependant de moins en moins confortable. Un matin de grand vent, la toiture du hangar, qui ne tenait que par la force de l'habitude, s'abattit sur un pauvre mulet et la roulotte qu'il traînait péniblement. Alors, l'espérance commença à remplir le cœur du propriétaire!

On dégagea le mulet qui était bien le plus sympathique des habitants; il avait je ne sais combien de pattes et de côtes

cassées. On l'acheva, et le soir, dépecé, rôti, il fut mangé à la lueur d'un brasier immense, allumé dans la cour.

Ce fut un grand festin, après lequel, au son de l'orgue de barbarië, on chanta, on dansa une invraisemblable sarabande, autour du feu qui rougeoyait encore : les jeunes hommes, les bras levés, sautaient sur une jambe, puis sur l'autre, frappant le sol de leurs talons, pendant que les enfants et les femmes poussaient des cris et rythmaient la danse en battant des mains. C'était une scène à la ГОРА, d'un pittoresque magnifique, dont on jouissait du mur voisin. Et ce fut la fin, car le danger menaçant obtint ce que personne n'avait pu obtenir. La Cour des Miracles vide ne restait qu'un souvenir dont les anciens du quartier parlent encore parfois. Elle était destinée à recevoir des préaux, des classes, et à retentir de cris d'enfants.

Et voici, Messieurs, où l'histoire invraisemblable commence, vraie pourtant.

Un jour, apparut, à l'Enclos, la mère Georges ; on n'y pensait plus, on la croyait morte. Son visage, très amaigri, disait une extrême fatigue ; sa mise était celle d'une femme misérable ; elle donnait les signes d'une grande frayeur, parlait d'une voix saccadée, suppliait qu'on la cachât. Un peu alimentée, à l'abri de tous regards, elle raconta comment son gendre, à qui elle avait remis sa petite fortune, quelque 50.000 francs, lui avait proposé un soir de prendre le frais le long de la rivière qui avoisinait son mas ; il l'y avait soudain précipitée après lui avoir attaché au cou une pierre préparée à l'avance, sans que la mère Georges, paralysée par l'effroi, ait pu pousser un cri.

La rivière était peu profonde à cet endroit, et la mère Georges tomba si bien sur le dos, sans trop se blesser, qu'elle put, immobile, aidée par la nuit, la bouche à fleur d'eau, faire la morte, comme elle disait. Son gendre, trompé par le silence, pensa que la pauvre vieille octogénaire avait cessé de vivre, et regagna la petite maison de campagne où il retrouva sa femme, complice de son crime, et son argent.

La mère Georges n'entendit plus de bruit, résuma ce qui lui restait de forces et de désir de vivre, usa très rapidement sur la lourde pierre, la corde qui tenait à son cou, parvint à se hisser sur la berge, et folle de terreur partit à travers la campagne déserte. Au jour, elle trouva une route, demanda si elle conduisait à Toulouse où elle voulait aller, disait-elle. La pauvre vieille n'avait pas un sou, mais seulement de petites boucles

d'oreilles et son alliance d'or, présents de son brave homme. On donnait à cette femme pitoyable, dont les vêtements étaient trempés d'eau, qui expliquait que pendant la nuit elle était tombée dans un fossé, l'hospitalité dans les granges et un peu de soupe ou de café, et elle continuait son chemin chaque jour, demandant la route de Sète après celle de Toulouse, profitant des charrettes ou des voitures complaisantes. Et ce fut enfin Montpellier et l'Enclos où elle vécut cachée plusieurs mois, passant presque tout son temps à la chapelle, ignorée de tous ou à peu près. Nous étions trois seulement à connaître sa vraie histoire. Un matin, on trouva la bonne vieille morte dans son lit. J'héritai des boucles d'oreilles et de l'alliance amincie par le temps. Son gendre ni sa fille n'assistèrent à son enterrement.

Cette histoire à peine croyable, aurait pu, Messieurs, prendre rang dans la collection que devait posséder Camille GRANIER. Il vous l'aurait contée peut-être, mais mieux que moi. Puisque, par votre indulgence, j'occupe sa place, j'ai essayé de la tenir. Il faut, Messieurs, vous en prendre à vous-même, que je l'aie aussi mal fait. Mais ne doutez pas qu'à force de vivre parmi nous, si Dieu m'en laisse le temps, et de vous écouter, je n'apprenne enfin la bonne manière d'être académicien.

Réponse de M. Etienne GERVAIS

MONSIEUR,

Au commencement des charmantes pages que vous venez de nous lire, nous avons tous pu discerner un acte d'humilité qui nous a émus. En effet, la robe que vous portez ne nous permet pas d'assimiler vos paroles à celles qui, trop souvent, ornent les solennités académiques, et dont la sincérité ne constitue pas, toujours, le principal mérite. Aussi, si vous vous réjouissez de trouver, dans notre compagnie, de quoi satisfaire les besoins et les curiosités de votre esprit, par contre, l'Académie est-elle heureuse d'accueillir en vous un confrère « qui ne soit pas,

comme le dit GERSON, ému à tout vent de paroles, et ne tende pas l'oreille à toute sirène dangereusement conversante ». C'est ainsi, ajoute l'imitation de JÉSUS-CHRIST, que l'on persévère en sûreté dans la voie où l'on s'est mis.

Cette voie où vous vous êtes mis, c'est ce qui nous a incités à vous appeler au milieu de nous. Sans doute, n'avez-vous que peu ou point voulu écrire, et les bibliophiles de l'avenir auront quelque peine à retrouver la trace de vos livres, mais combien votre œuvre, dans les branches variées qu'elle a si heureusement cultivées, combien votre œuvre égale-t-elle et dépassa-t-elle en intérêt, l'accumulation de quelques volumes.

Vous êtes né, Monsieur, à Montpellier. Vous appartenez, par votre mère, à une de ces vieilles familles de notre bourgeoisie qui avaient dans leur hôtel de ces admirables tapisseries dont on ornait les murs de sa demeure à l'époque des processions. Sans doute, votre père, originaire des Flandres françaises, avait dû suivre à Montpellier, sa famille, exilée par la tourmente révolutionnaire; mais y rencontrait pour son bonheur et pour le vôtre, cette femme de bien qui fut Madame votre mère, et qui a pu, grâce à une longue existence, léguer à plusieurs générations, l'exemple de ses vertus. Vous êtes donc un vrai Montpelliérain, et je trouve là la raison du bien que vous continuez de faire à notre Cité.

Ce bien, permettez-moi de vous le dire, est des plus grands. Tant pis, si je déchire le voile dont vous aimeriez le voir couvert. Je suis presque le doyen de notre compagnie, et il est des maladresses dont on peut excuser les octogénaires.

Vos études, vous les avez commencées au Petit Lycée de Montpellier (de 1877 à 1885) et continuées au Collège catholique de la rue Rondelet. Muni de votre diplôme de bachelier ès lettres, vous vous êtes assis sur les bancs de notre Ecole de Droit, alors naissante. Vous avez suivi là, les cours de professeurs dont la plupart ont laissé des noms connus et honorés. Je n'en veux citer qu'un: celui d'Antonin GLAIZE, qui fut un des types les plus savoureux du Montpelliérain de jadis.

Vos années de Droit brillamment terminées, vous vous faisiez inscrire au Barreau de notre ville. A cette époque, les jeunes gens, les hommes mûrs et les vieillards aimaient « le monde ». Il y avait, à Montpellier, force salons charmants où on se retrouvait, où on causait, où on dansait. Les jeunes gens, même les jeunes avocats, allaient se perfectionner dans l'art de la

chorégraphie chez certaines danseuses en retraite du « grand théâtre », qui en avaient épousé en justes noces, les maîtres de ballet...

Mais, déjà, de plus sérieux sentiments naissaient dans votre cœur. Vous considérez avec pitié les petits enfants orphelins, et vous vous sentiez irrésistiblement attiré vers leur éducation. Pour réaliser ce désir : être utile aux enfants et aux jeunes gens, vous avez pensé, avec raison, qu'il n'y avait pas de plus puissant instrument que le Sacerdoce. En 1898, vous entriez au Séminaire de Saint-Sulpice. Ce Séminaire, et son annexe d'Issy-les-Moulineaux, je les ai fréquentés pour y avoir connu beaucoup d'amis, voire d'anciens camarades de l'École Polytechnique, puis un petit cousin, Henry GERVAIS, mort pour la France, et, en dernier lieu, un de mes nombreux petits-enfants. Pas une fois je n'en suis sorti sans garder, vivement gravée, une impression d'admiration pour la variété et la profondeur des études qu'y faisaient les élèves, jeunes et âgés. Je dis âgés, parce que, parmi eux, il s'en trouvait beaucoup qui, ayant connu, soit les plaisirs, soit les angoisses de la vie mondaine, venaient chercher en ce sévère refuge, les consolations et la tranquillité. Citons, parmi eux, Georges BLANC, qui, d'officier d'artillerie, devint chanoine et S. E. Monseigneur Gabriel BRUNHES, évêque de Montpellier, que nous sommes fiers de compter parmi nous.

Que de fois nous sommes-nous complus, mon cher ami, à évoquer ces souvenirs dans votre cabinet de l'Enclos Saint-François !

Mais, avant que vous fussiez enfermé dans cette sainte retraite, notre illustre évêque et confrère, S. E. le Cardinal DE CABRIÈRES, avait voulu mettre à l'épreuve les dons de votre activité. Il avait présidé à la fondation du Collège catholique de la rue Rondelet, où vous aviez terminé vos études classiques. Il vous nomma préfet des études de cet établissement. Le directeur en était alors M. le chanoine GRANIER, depuis lors devenu un de nos plus assidus confrères. Grâce à la féconde combinaison de vos efforts de plusieurs années, le Collège catholique connut des jours de gloire, et ses murs abritèrent la jeunesse de maintes éminentes carrières.

Ses murs ! Hélas, peut-on les regarder, aujourd'hui, sans éprouver quelque tristesse, mêlée d'un peu de rancœur... Mais, arrêtons-nous : je ne veux pas parler politique.

D'ailleurs, la ruine prématurée de l'ancien Collège catholique, ne fut peut-être pas étrangère à l'inspiration qui vous a porté à construire, à vivifier l'Enclos Saint-François par les chefs-d'œuvre d'art chrétien que vous employez encore votre temps et vos peines à accumuler dans son enceinte? Et quand je dis : chefs-d'œuvre de l'art chrétien, je suis au-dessous de la vérité. Sans doute, la chapelle, que vous avez puissamment aidé le grand architecte BOUDES à édifier, est-elle un des plus somptueux spécimens de la reconstitution, exacte et sagace, du gothique fleuri du XIV^e siècle; sans doute avez-vous su, dans votre « salle bleue », donner à la parole chrétienne, un asile d'où elle peut s'étendre clairement sur de nombreux auditoires; sans doute aussi, — et j'aurais dû le signaler dès l'abord — votre infatigable zèle avait-il commencé par semer, dans l'Enclos que vous aviez su acquérir, les nombreuses constructions si judicieusement appropriées au logement, à l'instruction de vos élèves et de leurs maîtres. Mais, dès l'aurore de vos premiers efforts, il y eut en votre âme, une pensée prédominante. Ce fut celle d'élever, dans la crainte et l'amour de Dieu, les enfants, puis les séminaristes, puis les jeunes gens qui devaient être confiés à vos soins.

Pour réussir dans cette tâche redoutable, vous vous êtes voué, corps et âme, à l'étude, à l'enseignement de ce merveilleux ensemble qu'est la Liturgie catholique. Bien que les souvenirs en soient lointains, ils sont loin d'être effacés chez moi, ceux d'un jour de fête où, dans une petite chapelle, vos orphelins chantaient, accompagnés par un vieil harmonium... Depuis ce jour, que de progrès, que de merveilles! Aux voix de vos élèves, sont venues harmonieusement se mêler celles d'amateurs, qui, à chaque répétition, sont de plus en plus attachés au « bel canto », je me trompe : à votre œuvre, et ce serait de ma part un effort inutile que de rappeler à mon auditoire, les admirables auditions données, ces dernières années, par vos soins, à l'Enclos Saint-François. Elles ont laissé dans l'esprit de tous ceux qui les ont goûtées, une impression qu'il vaut mieux ne pas troubler par des paroles.

Aussi, pour ne pas abuser des miennes, me contenterai-je, en terminant ce trop long discours, de vous souhaiter, de la part de tous vos nouveaux onfrères, une cordiale et sincère bienvenue.
